

LE FOU

Paraboles et poèmes

Khalil Gibran

Traduction française originale réalisée à partir du texte anglais de 1918

Édition de lecture - juillet 2026

Note éditoriale

Cette édition propose une traduction française originale de *The Madman: His Parables and Poems*, publié à New York en 1918 par Alfred A. Knopf.

Le texte anglais utilisé comme source est l'édition électronique no 5616 de Project Gutenberg. Cette traduction n'est pas la reproduction d'une traduction française publiée et ne prétend pas remplacer une édition critique. Elle cherche à préserver la sobriété, le rythme parabolique, les renversements ironiques et la tonalité biblique de l'original, tout en restant lisible en français contemporain.

Les titres et certains archaïsmes ont été harmonisés. Les citations bibliques sont traduites à partir du texte anglais employé par Gibran, sans reprendre une traduction biblique française particulière.

Source : Kahlil Gibran, *The Madman: His Parables and Poems*, 1918, Project Gutenberg, eBook no 5616.

Sommaire

Prologue
Dieu
Mon ami
L'Épouvantail
Les Somnambules
Le Chien sage
Les Deux Ermites
Donner et prendre
Les Sept Moi
La Guerre
Le Renard
Le Roi sage
Ambition
Le Nouveau Plaisir
L'Autre Langue
La Grenade
Les Deux Cages
Les Trois Fourmis
Le Fossoyeur
Sur les marches du Temple
La Cité bienheureuse
Le Dieu bon et le Dieu mauvais
Défaite
La Nuit et le Fou
Visages
La Mer plus vaste
Crucifié
L'Astronome
Le Grand Désir
Un brin d'herbe parla

L'Œil

Les Deux Savants

Quand naquit mon Chagrin

Et quand naquit ma Joie

Le Monde parfait

Prologue

Vous me demandez comment je devins fou. Voici ce qui arriva. Un jour, bien avant que beaucoup de dieux ne fussent nés, je m'éveillai d'un profond sommeil et découvris que tous mes masques avaient été volés - les sept masques que j'avais façonnés et portés au cours de sept vies. Je courus sans masque à travers les rues encombrées, criant : « Au voleur ! Au voleur ! Maudits soient les voleurs ! »

Hommes et femmes se moquèrent de moi, et quelques-uns, pris de peur, coururent se réfugier dans leurs maisons.

Lorsque j'atteignis la place du marché, un jeune homme debout sur le toit d'une maison s'écria : « C'est un fou ! » Je levai les yeux pour le regarder ; et, pour la première fois, le soleil embrassa mon visage nu. Pour la première fois, le soleil embrassa mon visage nu, et mon âme s'enflamma d'amour pour le soleil ; je ne désirai plus mes masques. Comme en extase, je m'écriai : « Bénis, bénis soient les voleurs qui ont dérobé mes masques ! »

C'est ainsi que je devins fou.

Et dans ma folie, j'ai trouvé à la fois la liberté et la sécurité : la liberté de la solitude et la sécurité de n'être pas compris ; car ceux qui nous comprennent asservissent quelque chose en nous.

Mais que je ne sois pas trop fier de cette sécurité. Même un voleur en prison est à l'abri d'un autre voleur.

•

Dieu

Aux temps anciens, lorsque le premier frémissement de la parole vint à mes lèvres, je gravis la montagne sainte et parlai à Dieu : « Maître, je suis ton esclave. Ta volonté cachée est ma loi, et je t'obéirai à jamais. »

Mais Dieu ne répondit pas et passa comme une puissante tempête.

Mille ans plus tard, je gravis de nouveau la montagne sainte et dis à Dieu : « Créateur, je suis ta créature. Tu m'as façonné d'argile et je te dois tout ce que je suis. »

Mais Dieu ne répondit pas et passa comme mille ailes rapides.

Mille ans plus tard, je montai encore sur la montagne sainte et dis : « Père, je suis ton fils. Dans ta compassion et ton amour, tu m'as donné naissance ; par l'amour et l'adoration, j'hériterai de ton royaume. »

Mais Dieu ne répondit pas et passa comme la brume qui voile les collines lointaines.

Mille ans plus tard, je gravis encore la montagne sacrée et dis à Dieu : « Mon Dieu, mon but et mon accomplissement, je suis ton hier et tu es mon demain. Je suis ta racine dans la terre et tu es ma fleur dans le ciel ; ensemble nous croissons devant la face du soleil. »

Alors Dieu se pencha sur moi, murmura à mes oreilles des paroles de douceur et, comme la mer enveloppe le ruisseau qui descend vers elle, il m'enveloppa.

Et lorsque je redescendis vers les vallées et les plaines, Dieu était là aussi.

•

Mon ami

Mon ami, je ne suis pas ce que je parais. L'apparence n'est qu'un vêtement que je porte, un vêtement tissé de précautions, qui me protège de tes questions et te protège de ma négligence.

Le « je » qui est en moi habite la maison du silence ; il y demeurera pour toujours, invisible et inaccessible.

Je ne voudrais pas que tu croies ce que je dis ni que tu te fies à ce que je fais ; mes paroles ne sont que tes propres pensées devenues sons, et mes actes tes propres espérances devenues gestes.

Lorsque tu dis : « Le vent souffle vers l'est », je réponds : « Oui, il souffle vers l'est », car je ne veux pas que tu saches que mon esprit ne demeure pas auprès du vent, mais auprès de la mer.

Tu ne peux comprendre mes pensées de navigateur, et je ne souhaite pas que tu les comprennes. Je veux être seul sur la mer.

Quand il fait jour pour toi, mon ami, il fait nuit pour moi. Pourtant je te parle du midi qui danse sur les collines et de l'ombre pourpre qui glisse dans la vallée ; car tu ne peux entendre les chants de mes ténèbres ni voir mes ailes battre contre les étoiles. Je veux être seul avec la nuit.

Quand tu montes vers ton ciel, je descends vers mon enfer. Même alors tu m'appelles par-dessus l'abîme infranchissable : « Mon compagnon, mon camarade », et je te réponds : « Mon camarade, mon compagnon », car je ne veux pas que tu voies mon enfer. La flamme brûlerait tes yeux et la fumée étoufferait tes narines. J'aime trop mon enfer pour t'y recevoir. Je veux être seul en enfer.

Tu aimes la Vérité, la Beauté et la Justice ; pour toi, je dis qu'il est bon et convenable de les aimer. Mais en mon cœur je ris de ton amour, et je ne veux pas que tu voies mon rire. Je veux rire seul.

Mon ami, tu es bon, prudent et sage ; mieux encore, tu es parfait. Et moi aussi je te parle avec sagesse et prudence. Pourtant je suis fou. Mais je masque ma folie. Je veux être fou seul.

Mon ami, tu n'es pas mon ami ; mais comment pourrais-je te le faire comprendre ? Mon chemin n'est pas ton chemin, et pourtant nous marchons ensemble, la main dans la main.

•

L'Épouvantail

Un jour, je dis à un épouvantail : « Tu dois être las de rester debout dans ce champ solitaire. »

Il répondit : « La joie d'effrayer est profonde et durable, et je ne m'en lasse jamais. »

Après un instant de réflexion, je dis : « C'est vrai ; moi aussi j'ai connu cette joie. »

Il répondit : « Seuls ceux qui sont bourrés de paille peuvent la connaître. »

Je le quittai sans savoir s'il m'avait complimenté ou rabaissé.

Une année passa, durant laquelle l'épouvantail devint philosophe.

Quand je repassai auprès de lui, je vis deux corbeaux construire leur nid sous son chapeau.

•

Les Somnambules

Dans la ville où je suis né vivaient une femme et sa fille, toutes deux somnambules.

Une nuit, tandis que le silence enveloppait le monde, la mère et la fille, marchant tout en dormant, se rencontrèrent dans leur jardin voilé de brume.

La mère parla : « Enfin, enfin, mon ennemie ! Toi par qui ma jeunesse fut détruite, toi qui as bâti ta vie sur les ruines de la mienne ! Puissé-je te tuer ! »

Et la fille répondit : « Femme odieuse, égoïste et vieille ! Toi qui te dresses entre mon moi libre et moi ! Toi qui voudrais faire de ma vie l'écho de ta vie fanée ! Puisses-tu mourir ! »

À cet instant, un coq chanta et les deux femmes s'éveillèrent. La mère demanda doucement : « C'est toi, ma chérie ? » Et la fille répondit avec douceur : « Oui, maman. »

•

Le Chien sage

Un jour, un chien sage passa près d'une assemblée de chats. Voyant qu'ils étaient profondément absorbés et ne prêtaient aucune attention à lui, il s'arrêta.

Alors un grand chat grave se leva au milieu de l'assemblée et dit : « Frères, priez ; et lorsque vous aurez prié encore et encore, sans jamais douter, alors, en vérité, il pleuvra des souris. »

À ces mots, le chien rit en lui-même et s'éloigna en disant : « Ô chats aveugles et insensés ! N'est-il pas écrit, et ne sais-je pas, moi comme mes pères avant moi, que ce que font pleuvoir la prière, la foi et la supplication, ce ne sont pas des souris, mais des os ? »

•

Les Deux Ermites

Sur une montagne solitaire vivaient deux ermites qui adoraient Dieu et s'aimaient l'un l'autre. Ils ne possédaient qu'un seul bol de terre.

Un jour, un esprit mauvais entra dans le cœur du plus âgé. Il dit au plus jeune : « Nous vivons ensemble depuis longtemps. Le moment est venu de nous séparer. Partageons nos biens. »

Le jeune ermite s'attrista : « Frère, ton départ me peine. Mais si tu dois partir, qu'il en soit ainsi. » Il lui apporta le bol et ajouta : « Nous ne pouvons le partager ; prends-le. »

L'autre répondit : « Je n'accepterai pas la charité. Je ne prendrai que ce qui m'appartient. Il faut le diviser. »

Le jeune dit : « S'il est brisé, à quoi nous servira-t-il ? Tirons plutôt au sort. »

Mais le vieux répéta : « Je veux la justice et mon bien, et je ne les livrerai pas au hasard. Le bol doit être partagé. »

Ne sachant plus que répondre, le jeune dit : « Puisque telle est vraiment ta volonté, brisons-le. »

Alors le visage du vieil ermite s'assombrit et il cria : « Lâche maudit ! Tu refuses donc de te battre ! »

•

Donner et prendre

Il était une fois un homme qui possédait une vallée entière remplie d'aiguilles.

Un jour, la mère de Jésus vint à lui : « Ami, le vêtement de mon fils est déchiré. Je dois le raccommoder avant qu'il n'aille au Temple. Ne me donnerais-tu pas une aiguille ? »

Il ne lui donna pas d'aiguille. Il lui offrit à la place un savant discours sur le Don et la Réception, afin qu'elle le rapporte à son fils avant son départ pour le Temple.

•

Les Sept Moi

À l'heure la plus silencieuse de la nuit, tandis que je reposais à demi endormi, mes sept moi s'assirent ensemble et se mirent à converser à voix basse.

Le Premier Moi dit : « Depuis tant d'années, j'habite ce fou, sans autre tâche que de renouveler sa douleur le jour et de recréer son chagrin la nuit. Je ne peux plus supporter mon destin ; je me révolte. »

Le Deuxième Moi dit : « Ton sort est meilleur que le mien, frère, car il m'est donné d'être le moi joyeux de ce fou. Je ris de son rire, je chante ses heures heureuses, je danse ses pensées lumineuses. C'est moi qui devrais me révolter contre cette existence lassante. »

Le Troisième Moi dit : « Et moi, le moi consumé d'amour, le brandon de passion sauvage et de désirs fantastiques ? C'est moi, le moi malade d'amour, qui devrais me révolter. »

Le Quatrième Moi dit : « De vous tous, je suis le plus misérable, car je n'ai reçu que haine odieuse et répulsion destructrice. Moi, le moi-tempête né dans les cavernes noires de l'enfer, je devrais refuser de servir ce fou. »

Le Cinquième Moi dit : « Non, c'est moi, le moi pensant, le moi imaginaire, le moi de la faim et de la soif, condamné à chercher sans repos des choses inconnues et des choses qui n'existent pas encore. C'est moi qui devrais me révolter. »

Le Sixième Moi dit : « Et moi, le moi qui travaille, pauvre ouvrier qui, de ses mains patientes et de ses yeux désirants, transforme les jours en images et donne aux éléments informes des formes nouvelles et durables, c'est moi, le solitaire, qui devrais me révolter contre ce fou sans repos. »

Le Septième Moi dit : « Comme il est étrange que vous vouliez tous vous révolter contre cet homme, puisque chacun de vous possède un destin déterminé. Ah ! si seulement je pouvais être comme l'un de

vous, un moi auquel un sort est assigné ! Mais je n'en ai aucun. Je suis le moi qui ne fait rien, assis dans un nulle part muet et vide, hors du temps, tandis que vous recréez la vie. Est-ce vous ou moi, voisins, qui devrions nous révolter ? »

Lorsque le Septième Moi eut parlé, les six autres le regardèrent avec pitié sans rien dire. Puis, à mesure que la nuit s'approfondissait, ils s'endormirent l'un après l'autre, enveloppés d'une soumission nouvelle et heureuse.

Mais le Septième Moi demeura éveillé, contemplant le néant qui se tient derrière toutes choses.

•

La Guerre

Une nuit, un banquet se tenait au palais. Un homme vint se prosterner devant le prince. Les convives virent qu'il avait perdu un œil et que l'orbite vide saignait.

Le prince lui demanda ce qui lui était arrivé. L'homme répondit : « Ô prince, je suis voleur de profession. Cette nuit, comme il n'y avait pas de lune, je voulus cambrioler la boutique du changeur. En entrant par la fenêtre, je me trompai et pénétraï dans l'atelier du tisserand. Dans l'obscurité, je heurtai son métier à tisser et mon œil fut arraché. Je demande justice contre le tisserand. »

Le prince fit venir le tisserand et décréta qu'on lui arracherait un œil.

« Ô prince, dit le tisserand, le jugement est juste. Pourtant mes deux yeux me sont nécessaires pour voir les deux côtés de l'étoffe que je tisse. Mais j'ai pour voisin un cordonnier qui possède deux yeux, alors que son métier n'en exige pas deux. »

Le prince fit venir le cordonnier. On lui arracha un œil.

Et justice fut satisfaite.

•

Le Renard

Au lever du soleil, un renard regarda son ombre et dit : « Aujourd'hui, je mangerai un chameau à midi. » Toute la matinée, il chercha des chameaux. Mais à midi, il regarda de nouveau son ombre et dit : « Une souris suffira. »

•

Le Roi sage

Dans la lointaine ville de Wirani régnait autrefois un roi puissant et sage. On le craignait pour sa puissance et on l'aimait pour sa sagesse.

Au cœur de la ville se trouvait un puits à l'eau fraîche et cristalline. Tous les habitants y buvaient, y compris le roi et ses courtisans, car il n'existait pas d'autre puits.

Une nuit, tandis que tous dormaient, une sorcière entra dans la ville, versa sept gouttes d'un étrange liquide dans le puits et dit : « À partir de cette heure, quiconque boira de cette eau deviendra fou. »

Le lendemain matin, tous les habitants, sauf le roi et son grand chambellan, burent au puits et devinrent fous.

Toute la journée, dans les rues étroites et sur les marchés, ils se murmurèrent : « Le roi est fou. Notre roi et son chambellan ont perdu la raison. Nous ne pouvons être gouvernés par un roi fou. Il faut le détrôner. »

Le soir, le roi ordonna qu'on remplît une coupe d'or avec l'eau du puits. Il but longuement, puis donna la coupe à son chambellan.

Une grande joie éclata dans la ville de Wirani, car le roi et son chambellan avaient retrouvé la raison.

•

Ambition

Trois hommes se rencontrèrent à une table d'auberge : un tisserand, un charpentier et un laboureur.

Le tisserand dit : « J'ai vendu aujourd'hui un beau linceul de lin pour deux pièces d'or. Buvons tout le vin que nous désirons. »

Le charpentier dit : « Et moi, j'ai vendu mon meilleur cercueil. Nous mangerons un grand rôti avec le vin. »

Le laboureur dit : « Je n'ai fait que creuser une tombe, mais mon client m'a payé double. Prenons aussi des gâteaux au miel. »

Toute la soirée, ils commandèrent vin, viande et gâteaux, et furent joyeux. L'aubergiste se frottait les mains en souriant à sa femme, car les clients dépensaient sans compter.

Lorsqu'ils partirent, la lune était haute et ils s'éloignèrent en chantant et en criant.

L'aubergiste et sa femme les regardèrent depuis la porte. La femme dit : « Ah, quels hommes généreux et joyeux ! Puissent-ils nous apporter chaque jour une telle chance ! Alors notre fils n'aurait pas à devenir aubergiste ni à travailler si durement. Nous pourrions l'instruire, et il deviendrait prêtre. »

•

Le Nouveau Plaisir

La nuit dernière, j'ai inventé un plaisir nouveau. Tandis que je l'essayais pour la première fois, un ange et un démon accoururent vers ma maison. Ils se rencontrèrent devant ma porte et se disputèrent mon plaisir nouveau : l'un criait « C'est un péché ! », l'autre « C'est une vertu ! »

•

L'Autre Langue

Trois jours après ma naissance, tandis que j'étais couché dans mon berceau de soie et regardais avec une stupeur inquiète le monde nouveau autour de moi, ma mère demanda à la nourrice : « Comment va mon enfant ? »

La nourrice répondit : « Il va bien, Madame. Je l'ai nourri trois fois, et jamais je n'ai vu un bébé si jeune et pourtant si gai. »

Je m'indignai et criai : « Ce n'est pas vrai, mère ! Mon lit est dur, le lait est amer dans ma bouche, l'odeur du sein offense mes narines, et je suis profondément malheureux. »

Mais ni ma mère ni la nourrice ne me comprirent, car je parlais la langue du monde d'où je venais.

Au vingt et unième jour de ma vie, lors de mon baptême, le prêtre dit à ma mère : « Vous devriez être heureuse, Madame, que votre fils soit né chrétien. »

Surpris, je lui répondis : « Alors votre mère, au ciel, devrait être malheureuse, car vous n'êtes pas né chrétien. »

Mais le prêtre ne comprit pas ma langue.

Après sept lunes, un devin me regarda et dit à ma mère : « Votre fils deviendra homme d'État et grand conducteur d'hommes. »

Je criai : « C'est un faux prophète ! Je serai musicien, et rien d'autre que musicien. »

Mais même alors, personne ne comprenait ma langue, et mon étonnement était grand.

Trente-trois ans passèrent. Ma mère, la nourrice et le prêtre moururent - que l'ombre de Dieu repose sur leurs esprits -, mais le devin vivait encore. Hier, je le rencontrai près des portes du Temple. Il me dit : « J'ai toujours su que tu deviendrais un grand musicien. Dès ton enfance, je l'avais prédit. »

Et je le crus, car moi aussi j'avais oublié la langue de l'autre monde.

•

La Grenade

Lorsque je vivais au cœur d'une grenade, j'entendis une graine dire : « Un jour, je deviendrai un arbre. Le vent chantera dans mes branches, le soleil dansera sur mes feuilles, et je serai fort et beau en toute saison. »

Une autre répondit : « Quand j'étais aussi jeune que toi, je pensais de même. Mais maintenant que je sais peser et mesurer les choses, je vois que mes espérances étaient vaines. »

Une troisième dit : « Je ne vois rien en nous qui promette un si grand avenir. »

Une quatrième : « Quelle dérision serait notre vie sans un avenir plus vaste ! »

Une cinquième : « Pourquoi discuter de ce que nous deviendrons, puisque nous ne savons même pas ce que nous sommes ? »

Une sixième : « Quoi que nous soyons, nous continuerons à l'être. »

Une septième : « Je vois très clairement comment tout sera, mais je ne peux l'exprimer en paroles. »

Puis une huitième parla, puis une neuvième, puis une dixième, puis beaucoup d'autres, jusqu'à ce que toutes parlent à la fois et que je ne puisse plus rien distinguer.

Ce jour-là, je déménageai au cœur d'un coing, où les pépins sont peu nombreux et presque silencieux.

•

Les Deux Cages

Dans le jardin de mon père se trouvent deux cages. Dans l'une vit un lion que les esclaves de mon père ont ramené du désert de Ninive ; dans l'autre, un moineau qui ne chante pas.

Chaque matin, à l'aube, le moineau dit au lion : « Bonjour à toi, frère prisonnier. »

•

Les Trois Fourmis

Trois fourmis se rencontrèrent sur le nez d'un homme endormi au soleil. Après s'être saluées selon la coutume de leurs tribus, elles se mirent à converser.

La première dit : « Ces collines et ces plaines sont les plus stériles que j'aie jamais connues. J'ai cherché toute la journée un grain quelconque, sans rien trouver. »

La deuxième dit : « Moi aussi je n'ai rien trouvé, bien que j'aie parcouru chaque recoin. C'est sans doute ce que mon peuple appelle la terre molle et mouvante où rien ne pousse. »

La troisième leva la tête : « Mes amies, nous nous tenons sur le nez de la Fourmi suprême, la Fourmi puissante et infinie, dont le corps est si vaste que nous ne pouvons le voir, dont l'ombre est si grande que nous ne pouvons la suivre, dont la voix est si forte que nous ne pouvons l'entendre, et qui est partout présente. »

Les deux autres se regardèrent et rirent.

À cet instant, l'homme bougea dans son sommeil, leva la main, se gratta le nez et écrasa les trois fourmis.

•

Le Fossoyeur

Un jour, tandis que j'enterrais l'un de mes moi morts, le fossoyeur passa et me dit : « De tous ceux qui viennent enterrer ici, tu es le seul que j'aime. »

Je répondis : « Tu me fais grand plaisir, mais pourquoi m'aimes-tu ? »

Il dit : « Les autres arrivent en pleurant et repartent en pleurant. Toi seul arrives en riant et repars en riant. »

•

Sur les marches du Temple

Hier soir, sur les marches de marbre du Temple, je vis une femme assise entre deux hommes. Un côté de son visage était pâle ; l'autre rougissait.

•

La Cité bienheureuse

Dans ma jeunesse, on me parla d'une ville où chacun vivait selon les Écritures. Je décidai de chercher cette ville et sa béatitude. Elle était lointaine ; je préparai longuement mon voyage. Après quarante jours, je l'aperçus, et le quarante et unième jour j'y entrai.

Tous les habitants n'avaient qu'un œil et qu'une main. Je m'étonnai : « Les habitants d'une ville si sainte n'auraient-ils qu'un œil et une main ? »

Eux aussi s'émerveillaient de mes deux yeux et de mes deux mains. Je leur demandai : « Est-ce bien la Cité bienheureuse où chacun vit selon les Écritures ? » Ils répondirent : « Oui. »

Je demandai : « Que vous est-il arrivé ? Où sont vos yeux droits et vos mains droites ? »

Le peuple s'émut et me conduisit au Temple. Là, je vis un monceau de mains et d'yeux desséchés.

Je demandai : « Quel conquérant vous a infligé cette cruauté ? »

Un ancien répondit : « Nous l'avons fait nous-mêmes. Dieu nous a rendus vainqueurs du mal qui était en nous. »

Il me conduisit devant un autel élevé. Au-dessus était gravée cette inscription : « Si ton œil droit te scandalise, arrache-le et jette-le loin de toi ; il vaut mieux qu'un de tes membres périsse plutôt que ton corps entier soit jeté en enfer. Et si ta main droite te scandalise, coupe-la et jette-la loin de toi ; il vaut mieux qu'un de tes membres périsse plutôt que ton corps entier soit jeté en enfer. »

Alors je compris. Je demandai au peuple : « N'y a-t-il parmi vous aucun homme ni aucune femme qui possède encore deux yeux et deux mains ? »

Ils répondirent : « Aucun, sauf les enfants trop jeunes pour lire l'Écriture et comprendre son commandement. »

Lorsque nous sortîmes du Temple, je quittai aussitôt la Cité bienheureuse ; car je n'étais pas trop jeune, et je savais lire les Écritures.

•

Le Dieu bon et le Dieu mauvais

Le Dieu bon et le Dieu mauvais se rencontrèrent au sommet d'une montagne.

Le Dieu bon dit : « Bonjour, frère. »

Le Dieu mauvais ne répondit pas.

Le Dieu bon reprit : « Tu es de mauvaise humeur aujourd'hui. »

« Oui, dit le Dieu mauvais. Ces derniers temps, on m'a souvent pris pour toi, appelé par ton nom et traité comme si j'étais toi. Cela me déplaît. »

Le Dieu bon répondit : « Moi aussi, on m'a pris pour toi et appelé par ton nom. »

Le Dieu mauvais s'éloigna en maudissant la stupidité des hommes.

•

Défaite

Défaite, ma Défaite, ma solitude et mon retrait,
Tu m'es plus chère que mille triomphes,
Et plus douce à mon cœur que toute la gloire du monde.

Défaite, ma Défaite, connaissance de moi-même et défi,
Par toi je sais que je suis encore jeune et prompt à la course,
Et que les lauriers qui se fanent ne peuvent me prendre au piège.
En toi j'ai trouvé la solitude,
Et la joie d'être évité et méprisé.

Défaite, ma Défaite, mon épée brillante et mon bouclier,
Dans tes yeux j'ai lu
Qu'être placé sur un trône, c'est être asservi,
Qu'être compris, c'est être abaissé au niveau commun,
Qu'être saisi, c'est atteindre sa plénitude,
Puis tomber comme un fruit mûr et être dévoré.

Défaite, ma Défaite, ma compagne audacieuse,
Tu entendras mes chants, mes cris et mes silences.
Toi seule me parleras du battement des ailes,
De l'élan des mers,
Et des montagnes qui brûlent dans la nuit.
Toi seule graviras mon âme escarpée et rocheuse.

Défaite, ma Défaite, courage immortel,
Toi et moi rirons ensemble avec la tempête.
Ensemble nous creuserons des tombes pour tout ce qui meurt en nous.
Nous nous tiendrons au soleil, pleins de volonté,
Et nous serons dangereux.

•

La Nuit et le Fou

« Je suis comme toi, ô Nuit, sombre et nu. Je marche sur le chemin enflammé au-dessus de mes rêves diurnes ; chaque fois que mon pied touche la terre, un chêne géant surgit. »

« Non, tu n'es pas comme moi, ô Fou, car tu regardes encore en arrière pour voir la grandeur de l'empreinte que tu laisses dans le sable. »

« Je suis comme toi, ô Nuit, silencieux et profond. Au cœur de ma solitude, une déesse enfante, et dans celui qui naît, le Ciel touche l'Enfer. »

« Non, tu n'es pas comme moi, car tu frémis encore devant la douleur et le chant de l'abîme t'effraie. »

« Je suis comme toi, sauvage et terrible ; mes oreilles sont pleines des cris des peuples vaincus et des soupirs des terres oubliées. »

« Non, car tu prends encore ton petit moi pour compagnon et tu ne sais pas devenir l'ami de ton moi monstrueux. »

« Je suis comme toi, cruelle et redoutable ; mon sein est éclairé par les navires qui brûlent sur la mer, et mes lèvres sont mouillées du sang des guerriers tués. »

« Non, car tu désires encore une âme sœur et tu n'es pas devenu seul pour toi-même. »

« Je suis comme toi, joyeuse et heureuse ; celui qui habite mon ombre s'enivre d'un vin vierge, et celle qui me suit pêche avec allégresse. »

« Non, car ton âme est encore enveloppée de sept voiles et tu ne tiens pas ton cœur dans ta main. »

« Je suis comme toi, patiente et passionnée ; dans ma poitrine reposent mille amants morts, enveloppés dans les linceuls de baisers fanés. »

« Oui, Fou, es-tu comme moi ? Peux-tu chevaucher la tempête comme un coursier et saisir l'éclair comme une épée ? »

« Comme toi, ô Nuit, puissante et haute. Mon trône est bâti sur des monceaux de dieux tombés ; devant moi aussi, les jours passent pour baiser le bord de mon vêtement sans jamais regarder mon visage. »

« Es-tu comme moi, enfant de mon cœur le plus obscur ? Penses-tu mes pensées indomptées et parles-tu mon langage immense ? »

« Oui, nous sommes frères jumeaux, ô Nuit ; car tu révéles l'espace et je révèle mon âme. »

•

Visages

J'ai vu un visage aux mille expressions, et un autre qui n'en avait qu'une, comme coulé dans un moule.

J'ai vu un visage dont je pouvais traverser l'éclat pour découvrir la laideur cachée, et un autre dont je devais soulever l'éclat pour en voir la beauté.

J'ai vu un vieux visage profondément sillonné où rien n'était inscrit, et un visage lisse où toutes choses étaient gravées.

Je connais les visages, car je regarde à travers la trame que tisse mon propre regard et j'aperçois la réalité qui demeure dessous.

•

La Mer plus vaste

Mon âme et moi allâmes vers la grande mer pour nous baigner. Arrivés au rivage, nous cherchâmes un endroit caché et solitaire.

Nous vîmes un homme assis sur un rocher gris, prenant du sel dans un sac et le jetant dans la mer. Mon âme dit : « C'est le pessimiste. Partons ; nous ne pouvons nous baigner ici. »

Plus loin, un homme debout sur un rocher blanc tirait du sucre d'un coffret couvert de pierres précieuses et le jetait dans la mer. Mon âme dit : « C'est l'optimiste. Lui non plus ne doit pas voir nos corps nus. »

Plus loin encore, un homme ramassait des poissons morts et les remettait tendrement dans l'eau. « Nous ne pouvons nous baigner devant lui, dit mon âme. C'est le philanthrope humanitaire. »

Puis nous vîmes un homme tracer son ombre sur le sable. De grandes vagues l'effaçaient, mais il recommençait sans cesse. « C'est le mystique, dit mon âme. Laissons-le. »

Dans une crique tranquille, un homme recueillait l'écume et la déposait dans un vase d'albâtre. « C'est l'idéaliste, dit mon âme. Il ne doit pas voir notre nudité. »

Nous entendîmes soudain une voix crier : « Voici la mer ! Voici la mer profonde ! Voici la mer immense et puissante ! » L'homme qui criait tournait le dos à la mer et tenait un coquillage contre son oreille. Mon âme dit : « Passons. C'est le réaliste : il tourne le dos au tout qu'il ne peut saisir et s'occupe d'un fragment. »

Enfin, parmi les rochers couverts d'herbes, un homme avait la tête enfouie dans le sable. Je dis : « Nous pouvons nous baigner ici ; il ne nous verra pas. »

« Non, répondit mon âme. C'est le plus dangereux de tous : le puritain. »

Une grande tristesse couvrit alors son visage. « Partons, dit-elle. Il n'existe aucun lieu caché et solitaire où nous puissions nous baigner. Je ne veux pas que ce vent soulève mes cheveux d'or, que cet air découvre ma poitrine blanche, ni que la lumière révèle ma nudité sacrée. »

Nous quittâmes donc cette mer pour chercher la Mer plus vaste.

•

Crucifié

Je criai aux hommes : « Je veux être crucifié ! »

Ils demandèrent : « Pourquoi ton sang devrait-il retomber sur nos têtes ? »

Je répondis : « Comment pourriez-vous vous élever autrement qu'en crucifiant les fous ? »

Ils m'écoutèrent et je fus crucifié. La crucifixion m'apaisa.

Suspendu entre terre et ciel, je les vis lever la tête pour me regarder. Ils furent élevés, car jamais auparavant ils n'avaient levé la tête.

L'un cria : « Pour quelle faute cherches-tu à expier ? » Un autre : « Pour quelle cause te sacrifies-tu ? » Un troisième : « Penses-tu acheter la gloire du monde à ce prix ? » Un quatrième : « Voyez comme il sourit ! Une telle douleur peut-elle être pardonnée ? »

Je leur répondis : « Souvenez-vous seulement que j'ai souri. Je n'expie rien, je ne me sacrifie pas, je ne cherche aucune gloire, et je n'ai rien à pardonner. J'avais soif et je vous ai demandé de me donner mon propre sang à boire. Qu'est-ce qui pourrait étancher la soif d'un fou, sinon son propre sang ? J'étais muet et je vous ai demandé des blessures pour me servir de bouches. J'étais emprisonné dans vos jours et vos nuits, et je cherchais une porte vers des jours et des nuits plus vastes.

Maintenant je pars, comme sont partis ceux qui furent crucifiés avant moi. Ne croyez pas que nous nous lassions de la crucifixion. Il nous faut être crucifiés par des hommes toujours plus grands, entre des terres plus grandes et des cieux plus grands. »

•

L'Astronome

À l'ombre du Temple, mon ami et moi vîmes un aveugle assis seul. Mon ami dit : « Voici l'homme le plus sage de notre pays. »

Je m'approchai, le saluai et conversai avec lui. Après un moment, je demandai : « Pardonnez ma question, mais depuis quand êtes-vous aveugle ? »

« Depuis ma naissance », répondit-il.

Je demandai : « Quel chemin de sagesse suivez-vous ? »

Il répondit : « Je suis astronome. »

Puis il posa la main sur sa poitrine et dit : « J'observe tous ces soleils, ces lunes et ces étoiles. »

•

Le Grand Désir

Me voici assis entre mon frère la montagne et ma sœur la mer.

Nous sommes trois, unis dans la solitude, et l'amour qui nous lie est profond, fort et étrange. Il est plus profond que la profondeur de ma sœur, plus fort que la force de mon frère, plus étrange encore que l'étrangeté de ma folie.

Des âges et des âges ont passé depuis que la première aube grise nous rendit visibles les uns aux autres. Nous avons vu naître, s'accomplir et mourir de nombreux mondes, et pourtant nous demeurons jeunes et avides.

Nous sommes jeunes et avides, mais sans compagne ni visiteur. Bien que nous reposions dans une demi-étrenite ininterrompue, nous ne sommes pas consolés. Quel réconfort existe-t-il pour un désir contenu et une passion non dépensée ? D'où viendra le dieu de feu qui réchauffera le lit de ma sœur ? Quel torrent féminin éteindra le feu de mon frère ? Et quelle femme commandera mon cœur ?

Dans le silence de la nuit, ma sœur murmure en dormant le nom inconnu du dieu de feu, et mon frère appelle au loin la déesse fraîche et distante. Mais je ne sais pas qui j'appelle dans mon sommeil.

Me voici assis entre mon frère la montagne et ma sœur la mer. Nous sommes trois, unis dans la solitude, et l'amour qui nous lie est profond, fort et étrange.

•

Un brin d'herbe parla

Un brin d'herbe dit à une feuille d'automne : « Tu fais tant de bruit en tombant ! Tu disperses tous mes rêves d'hiver. »

La feuille répondit avec indignation : « Être de basse naissance et de basse demeure ! Chose grincheuse et sans chant ! Tu ne vis pas dans l'air d'en haut et tu ignores le son du chant. »

Puis la feuille d'automne se coucha sur la terre et s'endormit. Quand vint le printemps, elle s'éveilla : elle était devenue un brin d'herbe.

À l'automne suivant, tandis que le sommeil d'hiver descendait sur elle et que les feuilles tombaient partout dans l'air, elle murmura : « Oh, ces feuilles d'automne ! Elles font tant de bruit ! Elles dispersent tous mes rêves d'hiver. »

•

L'Œil

Un jour, l'Œil dit : « Je vois, au-delà de ces vallées, une montagne voilée de brume bleue. N'est-elle pas belle ? »

L'Oreille écouta attentivement puis répondit : « Où donc est cette montagne ? Je ne l'entends pas. »

La Main dit : « J'essaie en vain de la sentir ou de la toucher. Je ne trouve aucune montagne. »

Le Nez dit : « Il n'y a pas de montagne ; je ne peux la sentir. »

Alors l'Œil se détourna. Tous se mirent à parler de son étrange illusion et conclurent : « Quelque chose ne va pas chez l'Œil. »

•

Les Deux Savants

Dans l'ancienne ville d'Afkar vivaient deux savants qui se détestaient et méprisaient mutuellement leur savoir. L'un niait l'existence des dieux, l'autre y croyait.

Un jour, ils se rencontrèrent sur la place du marché et, entourés de leurs disciples, débattirent pendant des heures de l'existence ou de la non-existence des dieux. Puis ils se séparèrent.

Le soir, l'incroyant se rendit au Temple, se prosterna devant l'autel et pria les dieux de lui pardonner son passé égaré.

À la même heure, le savant qui avait défendu les dieux brûla ses livres sacrés, car il était devenu incroyant.

•

Quand naquit mon Chagrin

Quand mon Chagrin naquit, je le nourris avec soin et veillai sur lui avec une tendresse aimante.

Mon Chagrin grandit comme toutes les choses vivantes : fort, beau et rempli de délices merveilleux.

Nous nous aimions, mon Chagrin et moi, et nous aimions le monde autour de nous ; car le Chagrin avait un cœur bienveillant, et mon cœur devenait bienveillant avec lui.

Lorsque nous parlions ensemble, nos jours avaient des ailes et nos nuits étaient ceintes de rêves ; car le Chagrin avait une langue éloquente, et ma langue devenait éloquente avec lui.

Lorsque nous chantions ensemble, nos voisins s'asseyaient à leurs fenêtres pour écouter ; nos chants étaient profonds comme la mer et nos mélodies pleines d'étranges souvenirs.

Lorsque nous marchions ensemble, les gens nous regardaient avec douceur et murmuraient des paroles d'une grande tendresse. Certains nous enviaient, car le Chagrin était une chose noble et j'étais fier de lui.

Mais mon Chagrin mourut, comme meurent toutes les choses vivantes, et je restai seul pour méditer.

Désormais, quand je parle, mes paroles tombent lourdement dans mes oreilles. Quand je chante, mes voisins ne viennent plus écouter. Quand je marche dans les rues, personne ne me regarde.

Seulement dans mon sommeil, j'entends des voix dire avec pitié : « Voyez, là repose l'homme dont le Chagrin est mort. »

•

Et quand naquit ma Joie

Quand ma Joie naquit, je la pris dans mes bras et montai sur le toit de ma maison en criant : « Venez, voisins, venez voir ! Aujourd'hui la Joie m'est née. Venez contempler cette créature heureuse qui rit au soleil ! »

Mais aucun voisin ne vint, et mon étonnement fut grand.

Pendant sept lunes, chaque jour, je proclamai ma Joie depuis le toit, mais personne ne m'écoula. Ma Joie et moi restâmes seuls, sans être recherchés ni visités.

Alors ma Joie pâlit et se fatigua, car aucun cœur autre que le mien ne contenait sa beauté et aucune autre bouche n'embrassait ses lèvres.

Puis ma Joie mourut d'isolement.

Maintenant, je ne me souviens de ma Joie morte qu'en me souvenant de mon Chagrin mort. Mais la mémoire est une feuille d'automne qui murmure un instant dans le vent, puis ne se fait plus entendre.

Le Monde parfait

Dieu des âmes perdues, toi qui es perdu parmi les dieux, écoute-moi.

Douce Destinée qui veilles sur nous, esprits fous et errants, écoute-moi.

Je demeure au milieu d'une race parfaite, moi, le plus imparfait. Moi, chaos humain, nébuleuse d'éléments confus, je me déplace parmi des mondes achevés : peuples aux lois complètes et à l'ordre pur, dont les pensées sont classées, les rêves arrangés, les visions enregistrées.

Leurs vertus, ô Dieu, sont mesurées ; leurs péchés sont pesés ; et même les innombrables choses qui passent dans le crépuscule entre le péché et la vertu sont consignées et cataloguées.

Ici les jours et les nuits sont divisés en saisons de conduite et gouvernés par des règles d'une précision irréprochable. Manger, boire, dormir, couvrir sa nudité, puis se fatiguer au moment convenu. Travailler, jouer, chanter, danser, puis rester immobile lorsque l'horloge sonne.

Penser ainsi, ressentir jusqu'à telle mesure, puis cesser de penser et de ressentir lorsqu'une certaine étoile se lève au-dessus de l'horizon.

Voler son voisin avec le sourire, offrir des présents d'un geste gracieux, louer prudemment, blâmer avec précaution, détruire un son par un mot, brûler un corps d'un souffle, puis se laver les mains lorsque le travail du jour est achevé.

Aimer selon un ordre établi, recevoir son meilleur moi de manière préméditée, adorer les dieux convenablement, intriguer avec les démons avec adresse, puis tout oublier comme si la mémoire était morte.

Imaginer avec un motif, contempler avec mesure, être heureux avec douceur, souffrir avec noblesse, puis vider la coupe afin que demain puisse la remplir à nouveau.

Toutes ces choses, ô Dieu, sont conçues avec prévoyance, nées par décision, nourries avec exactitude, gouvernées par des règles, dirigées par la raison, puis tuées et enterrées selon une méthode prescrite. Même leurs tombes silencieuses, cachées dans l'âme humaine, sont marquées et numérotées.

C'est un monde parfait, un monde d'excellence consommée, un monde de merveilles suprêmes, le fruit le plus mûr du jardin de Dieu, la pensée maîtresse de l'univers.

Mais pourquoi suis-je ici, ô Dieu ? Moi, graine verte d'une passion inaccomplie, tempête folle qui ne cherche ni l'est ni l'ouest, fragment égaré d'une planète brûlée ? Pourquoi suis-je ici, ô Dieu des âmes perdues, toi qui es perdu parmi les dieux ?